

Le journal musical de Claude Fabre

● Vendredi 14 mars

Ombra Felice

C'est vrai ! Elle est là ! Pas d'annonce catastrophique ! L'attachée de communication est souriante... La Diva n'a pas fait faux bond. Teresa Berganza est dans les coulisses du Nouveau Siècle... Dans quelques instants, elle va rentrer en scène et nous allons rajouter... de quelques années.

Ce n'est pas un hasard, l'Orchestre National de Lille joue d'accord sous la direction de Maximino Zumalave, la Danse des Esprits bienheureux de l'Orfeo ed Euridice de Gluck. Nous sommes des bienheureux, puis-elle vient s'offrir à nous, habillée et décolletée, pour pleurer cette Euridice... Elle nous annonce, ensuite, que nous la reverrons et qu'elle nous reverra, avec le fameux "Di tanti papiri" du Tancredi de Rossini.

Quelle musicalité ! Quel style ! Quel timbre ! J'applaudis, je laisse tomber mon programme, je le ramasse... Elle est, déjà, partie et l'orchestre joue Carmen et tout le soleil qui nous manque débarque... Couvrant pudiquement ses épaules d'un troublant châle incarnat, elle repasse un moment susurrer une Habanera de derrière les fagots. Jamais Bizet n'est paru si proche de Mozart...

Après l'entracte, l'orchestre et le chef jouent les "Danzas Fantásticas" de Joaquín Turina. Ce musicien admirait Debussy et Ravel. Il n'a jamais pu se décider à choisir entre les deux. Quand elle revient le châle est toujours là. Nous restons en Espagne avec une série d'airs de Zarzuelas. Elle est chez elle, elle nous y invite avec une gentillesse et des qualités d'hôtesse invraisemblables. Le Tango de la Menegilda est un bijou. Un petit détour par De Falla, une autre Zarzuela... Elle ne va pas s'en aller si vite ? Non ! Elle nous a mijoté trois bis : un Rossini, une nouvelle Zarzuela et la griserie de la Perichole d'Offenbach...

En sortant, rue Nationale, je ne sais si c'est la musique, les effluves d'un printemps qui s'annoncent, mais je suis un peu gris. Il faut qu'on le dise : Berganza est éternelle !

Je l'ai vu le 8 mars, au théâtre des Champs Elysées, à Paris. Vous allez le voir, à l'Opéra de Lille, les 22 et 24 mars.

C'est un passionnant spectacle lyrique, imaginé par Ursel et Karl-Ernst Herrmann, sur des airs de Mozart. Il y a des airs de concert, écrits pour des circonstances particulières ; il y a des airs alternatifs, écrits pour des chanteurs qui voulaient les insérer dans un autre opéra ; il y a des morceaux improvisés pour l'intimité de la famille Mozart, avec les plaisanteries scatologiques qu'ils adoraient. Il y a, bien sûr, la comédie partout, Mozart tout entier. Ne serait-ce que pour découvrir la scène d'Andromède sur son rocher (presque celui où Strauss a placé Ariane), il faut aller écouter "Ombra Felice".

L'orchestre est sur scène. C'est l'Orchestre de Picardie qui, sous la direction de Louis Langrée, progresse à chaque audition.

Un peu plus de concentration chez certains pupitres et ce sera meilleur. Un podium au centre, autour duquel les chanteurs viennent installer leurs loges, sera l'arène de cet opéra imaginaire, sans autre véritable intrigue qu'une espèce de plongée dans la psychologie mozartienne, parfois avec justesse, parfois moins ; le plus souvent avec émotion, à laquelle participe la comédienne naine Mireille Mossé, délicieuse à tant de points de vue.

Les chanteurs sont, pour l'essentiel, excellents : Nathalie Stutzmann atteint à un degré de perfection subtil. Cyndia Sieden, Elzbieta Szymka, Veronica Cangemi rivalisent de qualités, dans trois différentes tessitures de soprano. Yann Beuron est un ténor qu'on voudrait confisquer pour soi-même. Et Wojtek Drabowicz complète le sextuor, en attendant de nous incarner, bientôt, Eugène Onéguine.

D'aucuns ont, paraît-il, trouvé ça long... Mot, j'y étais si bien installé que je n'ai pas vu passer l'heure.

■ CINÉMA

Voyages dans l'espace et dans le temps



Star Trek : premier contact

C'EST donc confirmé, on assiste bien à un retour du fantastique. La situation critique qu'on subit ici bas nous incite vraiment à décoller de cette planète, non pas par le biais d'un charter collabo mais dans les vagues de l'imaginaire qui vous propulsent, le temps d'un film, dans d'autres dimensions, vers d'autres galaxies. Ce moyen d'évasion est encore le seul qui ne connaît pas de frontières et se fout pas mal de savoir si les voyageurs ont leur papiers. Point de préfets obscurs dans l'accès au monde de l'imaginaire. Dimanche, après les tristes événements de la semaine dernière, j'ai donc décidé d'écluser une partie de la programmation du Gaumont où, sur 8 films à l'affiche, on peut recenser 4 longs métrages de science-fiction ou de fantastique.

De la BD au cinéma

Le cinéma de science-fiction s'inspire souvent de littérature et parfois de BD. Enki Bilal s'y frotte et fait cadeau à ses personnages d'une dimension inconnue sur le papier : le mouvement. On sent réellement que Bilal jubile de cette liberté que lui octroie la caméra et il use à souhaits de longs panoramiques s'éclatant dans toutes les directions. Il prouve ainsi une parfaite aisance. Il est vrai que *Tykho Moon* n'est pas son coup d'essai, souvenons nous de *Bunker palace hôtel*.

Effectivement de la BD au cinéma il n'y a qu'un pas (comme quoi ce n'est vraiment qu'une question de mouvement). Le dessinateur gère déjà sur papier les notions de plan, de lumière et d'ombre et bien sûr de son. Il connaît bien ses personnages, pour qui il compose, bref, il est déjà metteur en scène.

Donnez lui caméra et banc de montage et il vous fait un film comme pour rire. Enfin, pour Bilal façon de parler car son univers glace plutôt le sang qu'il ne débloque les zygomatiques.

Nous nous trouvons sur une planète lunaire composée de fragments de la terre, en particulier des architectures délabrées : le mur de Berlin, la grande arche de la Défense, une tour Eiffel décapitée et divers autres monuments. Le film ne pêche que par la complexité de l'intrigue politique qui figure un des piliers du film.

La dimension fantastique s'aurole de la gamme chromatique chère à Enki : le bleu et le rouge. Ces deux couleurs prédominantes caractérisent aussi la relation amoureuse de Lena (Julie Delpy) habitée par le rouge et Anikst (Johan Leysen) plutôt entiché de bleu.

Autre film s'inspirant de l'image, *Mars attacks*, le dernier film de Tim Burton, prend son essence dans une série de vignettes éditées dans les 60' par une société de chewing-gum, un peu celles qu'on a pu connaître à une époque dans nos tablettes de chocolat à la différence près que celles-ci semblaient bien gentilles à côté des martiens hydrocéphales équipés de leur lance-flamme.

C'est en 94 que la BD est éditée, fournissant à Burton une matière supplémentaire. L'histoire est résumée dans le titre. Comédie burlesque ou fable dénonciatrice, la trame oscille également entre réalité terrestre et science-fiction.

Burton s'amuse de la caricature : un directeur de casino à Las Vegas, symbole de cupidité et d'argent facile, un président démaigri et une ribambelle de clichés parfois tellement gros qu'ils en deviennent lourds ce qui nous fait préférer les passages inscrits de la présence des martiens. N'empêche que ces pieds de nez au "politiquement correct" ont bien dérangé l'Amérique qui a boudé le film. Les conservateurs en tous genres n'auront pas supporté la vérité. La cruauté des martiens est tracée sur le mode comique ; Ces petits hommes verts font penser à

ce personnage de publicité en forme de bouteille mis en scène par Carot et Jeunet qui répond à la naïve question d'un groupe d'adolescents se demandant "pourquoi il est méchant le Monsieur" par un "parce queeeeeeeee" dont l'écho décuple le côté volontairement bête et absurde.

Le retour des séries cultes

Star trek fête son 31^e anniversaire. Gageons que toute une jeune génération viendra encore grossir le nombre conséquent des fans.

Après 7 films et 3 séries télévisées la saga se confirme comme une des plus populaires et des plus durables de l'histoire de la SF *Star trek* : *premier contact* actuellement à l'écran est le deuxième film de la première série TV *Star trek* : *the next génération*. Il est réalisé par Jonathan Frakes.

Parallèlement, la trilogie *Star wars* fait revivre les émotions de la *guerre des étoiles*. *L'empire contre-attaque* et *Le retour du Jedi* seront diffusés le 9 et le 23 avril au Gaumont et à l'Ugc.

Pour toute une génération voici enfin l'opportunité de découvrir ces films mythiques sur grand écran. Lucas a retravaillé la série en améliorant les effets spéciaux. Certains effets sont nouveaux. La bande son est remastérisée. Il a fallu trois années de travail à une équipe complète de techniciens et restaurateurs pour aboutir à la version définitive de la série.

Il paraît même qu'elle bénéficie de 3 minutes supplémentaires. L'influence de la saga est toujours aussi persistante aujourd'hui. On ne dénombre pas moins de 350 sites Internet consacré à la trilogie de George Lucas.

Catherine GHESELLE



Elzbieta Szymka et Mireille Mossé dans Ombra felice.

L'Océanie à Arras

● Ce samedi 22 mars, s'ouvre, au Musée des Beaux-Arts d'Arras, une exposition rare consacrée aux collections océaniques des musées du Nord-Pas de Calais dont celui de Lille et de Dunkerque. 1.200 pièces totalement inédites et, pour la plupart, inconnues du public comme des chercheurs seront exposées. Elles proviennent d'expéditions souvent très anciennes. Trophées, sculptures, masques, costumes dont cette cape extraordinaire contemporaine de celle ramenée par le navigateur Cook, faite de 400.000 plumes prélevées sur les ailes de 50.000 O'o, oiseaux aujourd'hui disparus, seront visibles jusqu'au 22 juin. A Arras du moins, car ensuite l'exposition devrait voyager à Dunkerque, Valenciennes, Lille, Nantes, Boulogne sur Mer pour rejoindre finalement... Nouméa !

Musée des Beaux-Arts, 22, rue Paul Doumer, Arras. Renseignements au ☎ 03 21 71 26 43.

